...me fille atteint de Rhume, ...ngueluche ou Bronchites {Prenez le SIROP de PIN

Produits Français couronnés par l'Académie de Paris.

...ain, ces deux crises de lèze-...ieuse n'étaient point prévues, ils ...aient passibles d'aucune punii-...

En conséquence, Oscar et Zaida ...ent, à leur grand étonnement, ...és en liberté le lendemain même ...jour où le dey avait quitté Na-...

Or, comme tous deux ne sa-...aient que devenir, ni pourquoi ils ...aient été, ils furent forcés de re-...mer chacun une industrie.

...dmir devint mendiant de pas-...e du sérail et Zaïda fit de-...selle du comte.

Quant au dey, il partit ...ant de Naples avec l'intention de ...e rendre en Asie, pays où il ...ait entendu dire qu'on avait au-...é la liberté de choisir sa fem-...; à défaut de quoi, de la noyer : ...ais il se trouva forcé pendant ...a traversée. ...forcé de relâ-...dans l'Hyères ...it, comme ...chez soi, ...elle mort, ...n'est cepen...il mourut ...ns avoir pas...à M. Martin ...ce qui a...de grandes ...conséquences ...un chrétien, ...ais ce qui est ...importance ...un T...

...

J'avais été ...commandé à M. Martin Zir ...artiste ; j'avais admiré ses ...de tableaux, j'avais exalté ...abinet de curiosités, et j'avais augmenté sa collection d'autographes. Il en résultait que M. Martin Zir, à mon premier passage, et rapide qu'il eût été, m'avait vu en grande affection ; et la preuve, c'est qu'il m'fait, comme on l'a vu ailleurs, délit en ma faveur de son cuisinier Cama, dont j'ai raconté l'histoire et qui n'avait d'autre défaut que d'être "appassionato" de Rossini et de ne pouvoir supporter la mer ; ce qui était cause que, sur terre, il faisait fort peu de cuisine, et que, sur mer, il n'en faisait pas du tout.

Ce fut donc avec grand plaisir que M. Martin Zir nous vit, après trois mois d'absence, pendant lesquels le bruit de notre mort était arrivé jusqu'à lui, descendre à la porte de son hôtel.

Comme sa galerie s'était augmentée de quelques tableaux, comme son cabinet s'était enrichi de quelques curiosités, comme sa collection d'autographes s'était recrutée de quelques signatures, il me fallut, avant toute chose, parcourir la galerie, visiter le cabinet, feuilleter les autographes.

Après quoi, je le priai de me donner un appartement.

Cependant, il ne s'agissait pas de perdre mon temps à me reposer. J'étais à Naples, c'est vrai ; mais j'y étais pour un mois de contrebande ; et, comme, d'un jour à l'autre, le gouvernement napolitain pouvait découvrir mon incognito et me prier d'aller voir à Rome si son ministre y était toujours, il me fallait visiter Naples le plus tôt possible.

Or, Naples, à part Toledo, ne se compose de trois rues : la rue qui va toujours et de cinq ou six culs-de-sac où l'on ne va jamais.

Ces trois rues se nomment : la rue de Chiaia, la rue de Toledo et la rue de Forcella.

Les cinq ou six autres n'ont pas de nom. C'est le labyrinthe de Dédale ; c'est le dédale de Minos le minotaure, pour ceux qui préfèrent.

Il y a trois manières de visiter Naples :

A pied, en carrosse ou à cheval.

A pied, on perd son temps.

En carrosse, on ne peut passer que dans les rues de Chiaia, de Toledo et de Forcella.

Je ne me spécialisais pas d'aller à pied. A pied, j'avais toutes les choses.

(*A suivre.*)

PERRUQUIER

C'est vrai que j'ai reçu ma vocation !

Ah ! si j'avais su !

Eh bien, si j'avais su, j'aurais fait mon apprentissage pour devenir perruquier.

Cela vous fait sourire ; mais est-ce qu'un perruquier ne peut pas tout se permettre impunément ? Vous entrez chez lui pour vous faire couper les cheveux ; le voilà d'abord qui vous étrangle à moitié avec les cordons du peignoir ; il fait serpenter à vos oreilles ce bruit agaçant des ciseaux que vous connaissez bien tous ; il vous passe sans façon la main dans les cheveux ; il vous bouscule la tête tantôt en arrière, tantôt en avant, puis à gauche ou à droite ; si vous soufflez dans le cou, vous *fait la tête*, vous passe sur la figure une brosse *douce* qui fait que toujours vous retrousse affreusement le nez. Mais tout cela n'est rien.

Lorsque vous allez vous faire raser, c'est bien autre chose !

Pendant dix minutes il vous barbouille sans pitié la figure en blanc, vous bourre le nez, les yeux et la bouche d'écume de savon ; c'est quand vous avez la figure toute blanche, c'est à peine s'il ne vous traite pas de pierrot ; en tout cas, il le pense.

Et allez donc vous fâcher de cela contre un diable d'homme qui fait sans cesse miroiter devant vos yeux un *fer meurtrier*, un homme qui peut d'un seul coup vous trancher la gorge !

Enfin, quand il commence à vous raser, il vous demande généralement d'un air narquois :

— Monsieur trouve-t-il que le rasoir va bien ?

Le rasoir est abominable comme un couteau de cuisine et vous déchire l'épiderme ; n'importe, ébahissez-vous et dites surtout que le rasoir n'est pas doux, car il entend par cela prier bravement de s'en servir un autre instrument de torture et alors vous l'emporte, c'est plus commode, c'est une scie qui ne vous laisse pas un morceau de peau sur le faciès.

Et quand le patient offre malheureusement, croyant bien faire, de se raser lui-même, le perruquier prétend que c'est une ridicule prétention de vouloir se raser soi-même.

N'importe, on finit par s'en tirer, on se lève, on paie, on donne un pourboire, on sort de chez le perruquier, on rentre chez soi, on se regarde dans la glace, on se trouve la figure toute rouge, on se dit que c'est bien la peine d'avoir un rasoir, on se promet de ne plus se raser soi-même, on se dit que le perruquier est un misérable, on se dit que le rasoir est un instrument de torture, on se dit que la civilisation est une chose abominable, on se dit que la science est une chose abominable, on se dit que l'industrie est une chose abominable, on se dit que le commerce est une chose abominable, on se dit que les machines sont une chose abominable, on se dit que les progrès sont une chose abominable, on se perd de malédictions dans l'infini, on tombe dans le petit rien... Parbleu, il en coûtait bien moins pour se faire raser !

Ce qui était d'une coquette était une merveille. Le matin, il aimait à se faire servir le bain... de sa femme. Ce bain, débarrassé de son eau parfumée, se plaçait dans les fleurs d'oranger d'une musique ambulante.

Combien il aimait son salon ! Des figures... de rhétorique, et des images... poétiques, ressortaient dans de superbes cadres... de l'année. Ses bouquins s'étageaient sur des rayons... X, et, dans les reflets de miroir... de son lambris heureux propriétaire pouvait contempler le lustre... de son haut de forme rajeuni. Le plancher était comme de miroirs de la Justice, provenant du fameux Parquet... de la Seine, et au plafond, une délicieuses toiles... d'araignée.

Eh bien, malgré cette ingénieuse installation, Rapinot s'est aperçu qu'il ne pouvait demeurer davantage dans sa nouvelle habitation. Songez donc ! Le toit couvert d'hypothèques, avec des fentes, par lesquelles pleuvait du papier timbré.

Pauvre Rapinot ! Il va déménager, non à l'automne prochain, mais à... la cloche de bois. Dieu des propriétaires, veille sur lui !

Boulevard St-Lambert

Abracadabrances

...

...

...